

LE SAUT DE L'ANGE

Anaëlle Biessy

Éditions ThoT
Roman

Née en 1985 à Bourgoin-Jallieu, Anaëlle Biessy suit des études de littérature et de civilisation anglophones avant de devenir professeur d'anglais. Dévoreuse de livres, elle s'amuse à écrire des contes et des poésies dès son plus jeune âge. À l'université, son goût pour l'observation des gens qui l'entourent lui donne envie de reprendre la plume. Son premier roman, *Le Saut de l'ange*, se nourrit d'un mélange de sentiments vécus et observés, qu'elle a voulu partager au travers d'une histoire pleine de rebondissements.

*À ma maman qui fleurit ma vie,
Et à mes trois hommes qui l'illuminent.*

1 .

Tout semblait parfait.

Surplombant les rives de la Saône et les quartiers anciens de Saint-Jean et de Saint-Paul, le Parc des Hauteurs, sur la colline de Fourvière, portait bien son nom. Ce site, réputé pour sa vue et son calme, effleurait les cieux. On paraissait petit et grand à la fois. On dominait, car la terre se trouvait à nos pieds, minuscule. On fléchissait, car le ciel était à portée de main, immense. Les deux fleuves, qui ajoutaient une touche azur au milieu d'un gris triste et terne, rendaient la cité aussi belle qu'étendue.

Les promeneurs jouissaient ainsi d'une vue imprenable sur la ville de Lyon. On distinguait facilement les randonneurs des simples flâneurs. Les plus sportifs, équipés de casquettes, sacs à dos, chaussures de marche et bâtons dernier cri, dépassaient sans mal ceux qui prenaient un bon bol d'air, pourvus seulement d'un sac à main et de chaussures de ville inadaptées à un tel environnement. Des enfants couraient et des papas grondaient. Des bébés pleuraient et des mamans consolait.

Tout semblait donc parfait. Adossé contre le tronc d'un arbre, Antoine était assis dans l'herbe et Élise, allongée, avait la tête posée sur ses genoux. Elle regardait en l'air. Parfois, elle levait le bras pour montrer du doigt un nuage qui ressemblait à une tortue ou à une sorcière. Le couple discutait, riait et s'embrassait. Quoi de plus normal, ils étaient amoureux. Si le soleil avait des rayons, leur amour était l'un d'eux. Brûlant et infini.

— Tu crois que c'est doux un nuage ?

— Je ne sais pas, ma puce. Tu as d'autres questions comme ça ?

Ils s'étaient rencontrés trois ans auparavant, lors d'une fête organisée par un de leurs amis. Leurs regards s'étaient croisés et ils avaient su, comme s'ils avaient vu dans les yeux de l'autre leur prénom gravé à jamais. C'était lui. C'était elle. Même si ce soir-là chacun d'eux était venu accompagné, ils avaient passé toute la soirée ensemble. Le lendemain, ils avaient annoncé à leurs partenaires respectifs, pensant ardemment au nouveau numéro de téléphone qui brûlait leur répertoire, qu'ils les quittaient. Comme ça. De but en blanc. Rien n'avait été prévu.

— Tu plaisantes ?

— Non.

Silence.

— Je t'assure, vraiment, ça m'est tombé dessus comme ça. Je suis désolé, crois-moi !

— Tais-toi !

Une attirance.

Une évidence.

Mieux.

Le coup de foudre.

Ce jour-là, Antoine et Élise leur présentèrent des excuses sincères, puis ils s'emparèrent de leur téléphone. Ils se donnèrent rendez-vous le soir même et dès lors ne se quittèrent plus, vivant en parfaite harmonie malgré d'inévitables disputes. D'un tempérament nerveux, Élise s'emportait souvent pour un rien et Antoine, doté plutôt d'un bon caractère, l'agaçait encore plus en le faisant exprès ou pas. Le jeune homme pouvait cependant sortir de ses gonds facilement, si bien qu'ils se tenaient tête parfois d'une façon violente, mais toujours pour de futiles motifs.

À croire qu'ils se chamaillaient volontairement pour pouvoir connaître ensuite le bonheur de la réconciliation.

Leur dernière dispute éclata le mois dernier :

— Et je peux savoir quand ? demanda Élise.

— Samedi prochain, répondit Antoine. Il ne manque pas un peu de sel ?

La jeune femme avala de travers les pâtes qu'elle avait dans la bouche.

— Je trouve que c'est un peu fade, pas toi ?

— Non.

— À moins que ça vienne de la sauce.

Antoine insistait lourdement. Le pire, c'est qu'il était sincère : avec la pointe de sa fourchette, il trempa dans la sauce pour la goûter seule. Le sang d'Élise bouillonnait déjà lorsqu'il réprima une grimace.

— Eh ben, vas-y ! s'emporta-t-elle. Si tu ne la trouves pas à ton goût ma sauce, va chercher le sel ! T'as des jambes !

— Oh, cool, ma puce ! répliqua-t-il, surpris par cette soudaine agression qu'il n'avait pas anticipée.

— Non, pas cool, arrête avec tes commentaires, c'est pas toi qui la fais la bouffe ! Mets du sel et tais-toi.

— C'est bon, c'était juste une remarque. Qu'est-ce qui t'arrive encore ?

— Encore, murmura-t-elle sur un ton moqueur.

— Hein ?

— Rien, rien du tout. Laisse tomber !

Devant une Élise agacée, Antoine avala une ou deux bouchées avant de renchérir :

— T'as mis quoi dans la sauce franchement ? C'est la viande qui a ce goût bizarre ?

— Tu te moques de moi ?

— Non, vraiment. Je n'arrive pas à savoir ce qu'il y a dedans. Silence.

— Tu veux que je te dise ? De la merde. Je ne savais pas quoi mettre dedans, je n'avais que ça sous la main, désolée.

— Merde, mais qu'est-ce que tu as ?

— T'es idiot ou quoi ?

— C'est pas grave si c'est raté, ça se mange bien quand même. Et puis j'ai faim, alors...

— Tu le fais exprès, hein ?

— Mais non !

— T'es vraiment trop con ! Va te faire voir, Antoine !

— Dis-moi vite ce qu'il y a Élise, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon je dégage et je vais bouffer ailleurs ! grogna-t-il en se levant brusquement, le regard sombre.

— Forcément ! railla-t-elle en basculant lourdement contre le

dossier de la chaise et en croisant les bras. Et ne me dis pas où, je le sais très bien !

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Mais tu ne comprends pas ?

— Comprendre quoi ?

— Je suis crevée, Antoine ! rugit-elle en se levant à son tour.

J'ai eu des clients pénibles toute la journée et toi tu arrives comme une fleur après avoir couru en plus je ne sais où et tu me dis entre deux plats que ton ex t'invite à dîner samedi prochain ! Rassure-moi, dis-moi que tu le fais exprès !

— Ah c'est ça !

— Oui, c'est ça. T'avais besoin d'un dessin pour comprendre ?

Résigné, Antoine se rassit et mit les bras derrière la tête.

Il savait qu'une longue discussion, voire un interrogatoire, s'ensuivrait.

— Elle t'a appelé quand ?

— Elle ne m'a pas appelé. Elle me l'a dit la semaine dernière.

Silence amer.

— La semaine dernière ? articula Élise avec peine.

— Oui, ou celle d'avant.

— Tu peux être plus précis, s'il te plaît ? répliqua-t-elle en haussant involontairement l'intonation de sa voix.

— Non, je ne sais plus. Et puis ça n'a aucune importance.

Le regard noir d'Élise assombrit la pièce. Pour tenter d'y remettre un peu de clarté, Antoine ajouta :

— Je la suis en rééduc' depuis deux ou trois semaines.

— Tu rigoles ?

— Tu ne vas pas être jalouse quand même !

- Tu comptais me le dire un jour ?
— Te dire quoi ?
— Ben... attends... laisse-moi réfléchir... que tu tripotes ton ex plusieurs fois par semaine par exemple ! explosa-t-elle.
— Je te rappelle que c'est mon boulot !
— J'hallucine ! Elle a trouvé le moyen de venir se faire soigner là-bas ! C'est bien connu ! Tu es le seul kiné de Lyon !
— Elle habite juste à côté du centre.
— Évidemment.
— Arrête d'être jalouse, Élise.
— Je ne suis pas jalouse.
— Bien sûr.
— J'parie qu'elle n'a pas de mec en plus !
— Aucune idée.
— Ne me dis pas que tu l'ignores, Antoine. Je ne te croirai pas.
— Non, enfin, si, mais si tu savais comme je m'en moque !
— Elle a un mec ? Oui ou non ?
— T'es chiante, hein !
— Oui ou non ?
— Non, soupira-t-il.
— De mieux en mieux. J'ai comme envie de prendre l'air, ou prendre un verre plutôt...
— Élise, je m'en fous de sa vie !

Antoine regarda son amie dans le blanc des yeux d'une manière étrangement sincère. La mâchoire pourtant serrée, la jeune femme était prête à quitter la pièce en ayant pris le soin, au préalable, de jeter deux ou trois verres au sol. Apparemment, Antoine était habitué à ce genre d'attitude puisqu'il ne paraissait pas inquiet. Il posa simplement les coudes sur la table et chuchota :

— Tu sais qu'il n'y a que toi qui comptes. Tu le sais.

Comme elle ne dit rien, il ajouta sur un ton très sérieux qui manqua de la faire sourire :

— Tu veux que j'avale ton plat de pâtes pour te le prouver ?
Quitte à vomir après ?

— Ce n'est pas drôle.

— Tu trouves ?

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ? Tu sais que ça me met hors de moi ça.

— Je sais. C'est juste que...

— Juste que quoi ?

— J'aime bien te voir dans cet état-là, ma puce.

— Tu es taré, Antoine. Si tu fais ça uniquement parce que...

Il articula un « je t'aime » muet qui l'empêcha d'achever sa phrase. Calmée, conquise, elle se rassit en soupirant.

— Mets-toi à ma place, dit-elle posément. Imagine que j'aie revu Grégory sans te le dire et qu'il m'ait invitée à sortir dans la foulée, sachant qu'en plus de ça, il est célibataire. Tu le prendrais comment, hein ?

— Mal, mais...

— On est d'accord. Tu le prendrais mal.

Silence.

— Ma puce, je mange cette sauce infâme que tu as préparée parce que je t'aime. Parce que je ne veux être avec personne d'autre qu'avec toi.

Silence sucré.

— Je suis désolé, ma puce, sincèrement. Des patients, j'en vois défiler des centaines par semaine. S'il fallait que je te dise tous les vieux potes qui viennent se faire soigner au centre !

— Sauf que ce n'est pas un vieux pote, Antoine ! mais ton ancienne copine, et ça c'est différent.

— Pas pour moi. Ça m'a fait ni chaud ni froid de la revoir.

— Vraiment ?

— Oui vraiment.

— Tu ne dis pas ça pour me rassurer ?

— Tu me connais !

— Alors tu vas refuser son invitation ?

— Bien sûr que non !

Silence acide.

— Je ne veux pas manquer l'occasion de lui présenter la reine de la sauce bolognaise. Ma reine à moi.

Doux silence.

— Elle *nous* a invités, précisa Antoine. Toi et moi.

— Ah bon ?

— Oui.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je lui ai dit que j'étais devenu un vieux ringard qui ne sortait plus qu'en compagnie de sa chérie.

— Et elle a accepté ?

— Évidemment ! Allez, viens là ma puce que je te fasse un câlin...

Élise ne bougea pas.

— Tu sais que tu dois avoir confiance en moi, insista-t-il en noyant son regard dans le sien.

Ils se contemplèrent sans broncher, puis Élise murmura :

— Et j'ai confiance en toi, Antoine.

Elle sourit, se leva puis vint s'asseoir sur ses genoux. Elle mit les bras autour de son cou, il l'embrassa sur la joue.

— Mon chéri ?

— Hmm ?

— Tu veux bien aller chercher le sel, le poivre, le gruyère ? N'importe quoi pour faire passer le goût. Je n'arriverai pas à finir sinon.

Leurs discussions, vives mais saines, donnaient à leur vie cet équilibre si précieux. Jaloux malgré eux, ils se chamaillaient souvent à ce propos, mais Élise et Antoine se disputaient aussi pour d'autres motifs plus sérieux, comme par exemple la relation que le jeune homme entretenait avec ses parents, un sujet tabou. Élise, pour qui la famille comptait plus que tout, ne comprenait pas pourquoi il ne voyait jamais ni sa mère ni son père.

Antoine avait quitté la maison à seize ans. Son adolescence s'était très mal passée, mais Élise ignorait pourquoi. Muré dans un silence de plomb, il n'était pas question pour lui de les revoir, ni même de les appeler. Il se cachait à chaque fois derrière cette explication peu convaincante :

— Si Élise je ne te dis rien, c'est mieux comme ça, tu peux me croire.

Elle haussait à chaque fois les épaules. Elle avait effectivement confiance en lui et s'il ne se confiait pas, c'est qu'il devait avoir de bonnes raisons. Mais pour elle, aucune ne valait une telle hostilité à l'encontre de ses propres parents. Alors, elle l'embêtait souvent à ce sujet mais sans jamais obtenir de résultat.

Oh, Élise, si tu savais... Si tu savais...

En la regardant se blottir contre lui cet après-midi-là dans le parc, si frêle, si belle, il serra les dents. Comment un individu était-il capable de faire du mal à un être aussi fragile et aussi chéri que sa propre femme ?